

## Une expérience

Je suis parachutée dans un réveil étrange. La fenêtre de la chambre est ouverte. C'est la deuxième partie de mon voyage, tout me revient. Je participe à une expérience. Je me lève, excitée de voir tout ce que je vais découvrir. Il y a un soleil radieux à la fenêtre. Les oiseaux chantent à tout rompre, comme s'il y avait un grand mariage avec la vie. Je suis à Grenade, en Espagne. La nature est incroyablement verte. Je m'habille à la course, devale les escaliers de l'hôtel. En ouvrant la porte extérieure, des larmes coulent de mes yeux. Du pur bonheur. Toute cette végétation époustouflante me séduit!

Les gens que je croise ont l'air souriant, éclatants de santé. Leurs habits sont colorés, je me croirais dans un conte de fées. Ce climat social pourrait-il exister si on s'unissait? Si on créait un système de valeur international où les énergies de tous les terriens seraient orientées vers la survie de la planète. La ville est totalement différente de la veille, la nature était desséchée et peinait à vivre, tout était poussiéreux, les gens avaient l'air malade et toussaient.

L'expérience à laquelle je participe nous envoie en 3044 sur la terre selon les choix qui auront été faits sur notre planète. On la protège ou non? Moi je vis en 2034 et ça va toujours mal malgré les efforts d'une partie de la population mondiale et de plusieurs pays. C'est encore le chaos d'un capitalisme sauvage qui ne peut survivre. Je suis native de Québec et l'expérience en cours espère démontrer les répercussions des choix que les pays de cette planète font, et feront. Là, c'est la répercussion du choix de l'Union internationale pour la survie et la protection de l'environnement. Il y aurait un plan ambitieux où tous les humains auront à participer à une restauration écologique des endroits qu'ils habitent.

Je m'en vais vers la rivière Le Genil, un affluent du fleuve Guadalquivir, où je suis allée la veille. Elle n'était qu'un petit ruisseau gris, je ne pouvais pas savoir s'il y a de la vie qui y grouillait. Là, je suis renversée de voir une rivière qui coule abondamment. Tout a l'air si vivant, je me pince pour être certaine que je ne rêve

pas. Je retourne de ce pas vers la ville pour m'acheter le nécessaire pour la pêche, mon père et mon arrière-grand-père affectionnaient cette activité. J'ai toujours rêvé du cadre bucolique dans lequel ils pêchaient. La nature me comble, je flotte de bonheur.

Je ne comprends pas : pourquoi bien des hommes d'État continuent des combats inutiles pour gagner des bouts de pays qu'ils détruisent au préalable ? C'est si violent tous ses morts inutiles, sans compter l'impact écologique. Je mets ces macabres pensées de côté, décide de profiter de ce qui m'est offert. Ce que je vois est un moteur incroyable qui me motive à m'engager dans le changement vert. Une force insoupçonnée grandit en moi.

Sans m'en rendre compte, je suis déjà dans la ville qui est complètement différente de la veille, on dirait que la campagne s'y est invitée; il y a des arbres fruitiers partout, des allées d'arbres, des bacs de fleurs et de vivaces, des abeilles, des papillons et des enfants qui jouent. Il y a de la couleur, plein de couleur, les bâtiments avec les céramiques blanche et bleu ne sont plus grises. Empoussièrement de la mort annoncée, envolée. Ah, il n'y a aucune voiture ! C'est peut-être une des solutions, je vois les rails de tramways. Il y a des restaurants le long de l'artère principale, des tables extérieures et des familles qui y déjeunent. Mon ventre gargouille de faim, je choisis une table libre.

Un croissant chaud, de la confiture et un expresso plus tard, je capote ma vie. Pourquoi nous nous refusons à cet avenir ? C'est quoi la maladie des hommes, qu'est-ce que la richesse démesurée dans un compte de banque vous donne de plus ! Toujours cette royauté sur terre ? Les deux pour cent plus riches empilent, conservent des coins de nature préservés, pendant que quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population voient leur santé décliner à travers le béton et le bitume !

Sur cette pensée déprimante, je termine mon café en pensant au programme de ma journée. Il me faut collecter toutes les informations utiles à mon retour en l'an 2034 afin d'aider mes contemporains à prendre les décisions qui leur permettront d'améliorer le sort écologique de la planète. D'autres cobayes, tout comme moi, ont été parachutés en 3044. Le but n'est pas de les retrouver, mais plutôt de comprendre ce qui s'est passé en mille ans pour en arriver à un résultat aussi fabuleux alors que la planète était si mal en point au moment de quitter mon époque. J'ai une quinzaine de jours pour me faire une tête. Les passages temporels sont très fragiles, je dois être au lieu convenu, à l'heure précise afin de revenir chez moi. Ma stratégie sera de visiter les bibliothèques, ou ce qui en tient lieu, dans un premier temps. Si j'aborde les gens de façon frontale, sans données historiques, je risque de passer pour une désaxée étant donné mon décalage chronologique. Or, il est vital d'obtenir des informations fiables rapidement.

J'aimerais bien profiter davantage de l'Espagne, mais je suis ici pour accomplir une tâche vitale. Je ne suis pas en vacances. Je regarde autour de moi et la tentation est très forte de parcourir Grenade, mais je me ressaisis. Et puis, non, je ne me ressaisis pas du tout, j'aurai tout le temps plus tard de débiter mes recherches. Ce monde nouveau est si merveilleux. Je suis certaine d'accomplir ma mission même si je profite un peu du temps radieux et de l'atmosphère de douceur dans laquelle baigne la ville.

Après quelques jours de farniente, je fais deux constats : ce Nouveau Monde est merveilleux et je n'ai pas envie de le quitter. Je connais la teneur de l'entente qui me lit aux scientifiques de l'espace-temps. Si je fuis, ils viendront me chercher et les peines sont lourdes. Des mandats d'arrêt ont déjà été lancés contre des fugitifs en cavale et on ne rigole pas avec ces fugeurs, ces lâches, qui n'ont pas été à la hauteur de la responsabilité confiée. Je les comprends mieux maintenant. En retournant en 2034, je serai condamnée à des souffrances physiques et à une mort lente, mais prématurée. L'environnement étouffant dans lequel je vis me tue à petit feu. Québec, cette ville en promontoire avec vue sur le Saint-Laurent, est devenue un espace glauque. L'air est pollué au point de couvrir la ville d'un voile

épais et jaunâtre. La visibilité y est de moins de 100 mètres devant soi tellement le brouillard est dense. Le Saint-Laurent, ce fleuve majestueux, n'est plus qu'une rigole, un filet de bave sur la joue d'un St-Bernard. C'est tellement laid qu'on préférerait l'essuyer et le voir disparaître à tout jamais. Nous portons des masques en permanence, mais ce n'est pas suffisant pour protéger nos poumons. Voilà quelques jours que je suis à Grenade et je respire enfin mieux. Je n'ai pas éprouvé le besoin de tousser ou de me moucher. Avant de partir, mon dernier crachat était noir de suie. J'étais en train de mourir.

On ne peut m'en vouloir de n'avoir aucune envie de retourner à cette torture. Je contemple sérieusement l'idée de fuir malgré toute ma sincérité lors de mon engagement dans cette expérience. Je vois bien autour de moi qu'il est essentiel de retourner dans le temps, mais ce sera au sacrifice de ma vie et ça me terrifie. Comme les jeunes hommes qui ne voulaient pas partir à la guerre et qui se tiraient dans le pied, ou plutôt comme ces réfugiés climatiques qui se déplaçaient depuis quelques années quand je suis partie, j'ai envie d'un monde meilleur pour moi, pas que pour les autres, pas que pour les survivants. Je manque de courage, je manque de solidarité. Je suis réellement aux prises avec un dilemme moral. Autant il est crucial que je retourne dans le temps, autant mon corps se refuse aux souffrances qui m'y attendent. Ça me fait mal juste d'y penser. Ai-je été parachutée dans un rêve ou dans une expérience ? Et si je me réveillais tout simplement...